

*L*  
*es chants*  
*de Jane*

Georges Cantala

Revue du Grenier Jane Tony  
Bimestriel Mars/Avril 2018

N° 14



# Georges Cantala

« Venu au monde, au théâtre en 1996 (Meurtre de fil en aiguille, Charles-Henri...), puis ressuscité en rimes et en chansons en 2015, (Des heurs et des jours, 2016) Georges Cantala puise ses inspirations dans le réel, mais aussi dans les peines, les amours et les joies, les émotions de la vie telle qu'elle est vécue par les gens.

Il est convaincu que le grand public éveillé est la meilleure caisse de résonance des chants de ce monde, et probablement aussi le meilleur juge en matière de beauté artistique.

Mais faut-il encore vouloir lui parler ! C'est toute l'ambition de Georges Cantala : parler à ce public éveillé, à « ce Démon » et pour paraphraser Baudelaire, à nos frères ; et parler ainsi de toutes nos émotions comme de toutes nos aspirations : « attendrir, faire rire, faire réfléchir... et dans cet ordre. » (Georges Cantala).

*En l'honneur de Li Bai, mon maître,  
Cet immense poète chinois du VIII<sup>e</sup> s.*

## Li Bai

Li Bai regardait la rose,  
Ses yeux velours en symbiose,  
Il prit son souple pinceau gris,  
Et traça un signe, et sourit.

Li Bai regardait la lune,  
Qui lui rappelait sa brune,  
Il prit son pinceau d'apparat,  
Et traça un signe, et pleura.

Li Bai regardait sa vie,  
Par la vieillesse ravie,  
Leva un doigt ferme et congru,  
Et traça un signe, et mourut.

Li flottait au-dessus des eaux,  
Ses logos éternels et beaux,  
Virevoltant autour de soi,  
Et traça un signe, et dansa.

## Amur, fleuve interdit

Amur, onde de vie, mais fleuve interdit,  
Qui tout relie et pourtant tout sépare,  
Puissance qui réunit, mais aussi finit.  
Fracture de terre, que nul ne répare,  
Cicatrice d'eau, qui soulage et réunit.  
Inouï collier, rêveries de départs.

Amur mongole, de deux parents emmêlés,  
Tu coules ensuite, Mandchoue et Sibérienne,  
Russe et Chinoise, drainant leurs limons mêlés.  
De l'Ours et du Dragon, double citoyenne.  
Souvent, ton cours, par la guerre fut bousculé,  
Entre Asie et Europe mitoyennes.

Amur, tes Cosaques, sabrant l'azur et le monde,  
Aux siècles derniers dressèrent forteresses,  
Vexèrent le Dragon, guerrière faconde.  
Sur l'île Lioubo, où tous les deux se pressent,  
Ours et Dragon se battaient, souillant tes ondes,  
Lançant assauts, soi-disant avec grandesse.

Un jour, un cosaque y ouït un cri apeuré,  
Demian était enseigne de son régiment,  
Faisant une ronde, il vit, accrochée,  
Au bord du fleuve, se maintenant faiblement,  
Liu, jeune Chinoise désespérée,  
Qui appelait de ses jolis yeux, follement.

Le preux jeune homme, des eaux tira la belle,  
Un seul regard et la passion les emporta,  
Au cours du fleuve Amur, et furent rebelles,  
À leurs rois, car seule leur fièvre les exhorta,  
Liu et Demian dans Lioubo, brûlante Babel,  
Tout l'univers dans leurs yeux fous se limita.

Mais les empereurs relancèrent par édits,  
La guerre et la prise de l'île des amants,  
Amur, tu devins ainsi le fleuve interdit,  
À l'amour des deux jeunes gens, les condamnant.  
Un soir noir, les deux camps, ensemble, ébahis,  
Découvrirent, dormant enlacés, les errants.

Les officiers ordonnèrent de fusiller,  
Les deux traîtres, mais les soldats refusèrent,  
De souiller la grâce de l'Amur, de profaner,  
Et à commettre ce meurtre, ils s'opposèrent,  
Mais les deux généraux, aux cœurs secs et séchés,  
À grands coups de revolvers, les foudroyèrent.

Avec un sursaut, l'île alors s'enfonça,  
Et avec un grondement furieux, s'engloutit,  
Les soudards chassa et les assassins noya,  
Puis d'un doux linceul, Liu et Demian recouvrit.  
Seul, le dernier rameau d'un rosier surnagea,  
Qui de deux heureuses roses rouges fleurit.

*À lire en écoutant les Gymnopédies d'Érik Satie.*

Lolotte  
Ou  
Comme Dans Un Tableau De Modigliani.

Lolotte, matin,  
Aux grands yeux rieurs, sur un monde bleu,  
Flanqués de deux couettes, blond hérissé,  
Au visage rond, crème, lumineux,  
Qui attend, naïf, d'être caressé.  
Lolotte, matin.

Lolotte, jardin,  
Aux grands yeux mutins, bleus sous la frange,  
Aux gais frisottis en accroche-cœurs,  
À la bouche rouge pour l'échange,  
Des fruits des haies, des gais jeux en fleurs.  
Lolotte, jardin.

Lolotte escarpin,  
Aux grands yeux coquins, noirs myosotis,  
Qui suivent les danseurs sous ses longs cils,  
Qui admirent, regards subreptices,  
Les allures et les charmes virils.  
Lolotte escarpin,

Lolotte, rapin,  
Aux grands yeux de fièvre qui provoquent,  
Celui qui la peint et la dépeint,  
Ceux qui l'admirent et qui l'invoquent,  
Dans sa nudité sans fards et sans fin.  
Lolotte, rapin,

Lolotte, rupin,  
Aux grands yeux en brillants, jetant leurs feux,  
En miroirs diamants d'une rivière,  
D'un' robe griffée, tristes enjeux,  
De ces vanités, ces tristes fièvres.  
Lolotte, rupin,

Lolotte au bambin,  
Aux grands yeux de vie et de fol bonheur,  
Qu'ell' vient de mettre, d'offrir au monde,  
Avec deux yeux neufs, des cris de fureur,  
Sa joie est belle, grande et profonde  
Lolotte au bambin.

Lolotte, chagrin,  
Aux grands yeux baissés, tristes amandes,  
Qui fixent sans les voir, ses longues mains,  
Croisées sur son giron lavande,  
Sur sa vie, ses mornes lendemains  
Lolotte, chagrin,

Lolotte, satin,  
Aux grands yeux lassés, lourdes paupières,  
Un cou qui ploie sous le poids des ans,  
Sous le poids des larmes, des manières,  
D'un monde en deuil, privé de fols élans,  
Lolotte, satin.



Lolotte, la fin,  
Aux grands yeux éteints, paupières closes,  
Sur un monde sépia de souvenirs,  
Sur ses mains maigres, aux ankyloses,  
Croisées là pour la mort à venir,  
Lolotte, la fin.

Lolotte un destin.

## La petite fille de l'été

C'était lors de l'été de mes dix ans,  
J'étais parti en vacances scoutes,  
Avec ma meute de loups rigolant,  
Vers les aventures, en avant toutes.

Dans une prairie en pente douce,  
Nous plantâmes nos tentes et notre mât,  
Faisant flotter, par-dessus la brousse,  
Le drapeau de notre faux pays plat.

Nos jeux de piste tracèrent sans fin,  
Leurs signes secrets sur les beaux sentiers,  
Qui courraient dans les bois et les ravins,  
Nous galopions dans la gloir' de l'été.

Un après-midi, belle surprise,  
Une bande de gosses du hameau,  
Se joint à nous, fillettes comprises,  
Ce fut, certes, un fabuleux cadeau.

Le jour suivant, pendant une marche,  
Longue et pénible, je sentis, surpris,  
Ta petite main fraîche, démarche,  
Vive, qui de la mienne se saisit.

Je te regardai qui me souriait,  
Un premier regard, un premier rire,  
Nous étions tous les deux étonnés, mais,  
Aucun ne lâcha, goûtant ce plaisir.

Alors, au grand étonnement de tous,  
Nous passâmes toute une quinzaine,  
À nous tenir par la main, pendant tous,  
Les instants ravis de cette aubaine.

Quand vint le dernier jour de ce grand camp,  
Nous retînmes longtemps nos mains, nos yeux,  
Mais tu n'as pas quitté mon coeur pourtant,  
Car tu m'offris un été radieux.

Petite fille de l'été, en moi,  
Toujours ton joli sourire vivra,  
Souvenir de mon tout premier émoi,  
Émoi qui ne s'en ira qu'avec moi.

## Une coupe à la fraise

Dans mes tendres années collègue,  
Lors d'une dissertation de français,  
Je remarquai un joli manège,  
Deux yeux qui brillaient et me souriaient.

À la récré, je les lui ai rendus,  
Et ses sourires et ses jolis yeux,  
Dans la cour des filles, lieux défendu,  
Avec les sanctions de nos pions envieux.

Après la fin des cours, je l'attendis,  
Avec un sourire hyperclasse,  
Et pour le lendemain après-midi,  
L'invitai à partager ma glace.

L'heure prévue, on se retrouva,  
Chez le glacier, dans le patio sans bruits,  
Où plein de candeur, elle m'avoua,  
Aimer la fraise pour sa glace aux fruits.

Dès lors que je voulus l'impressionner,  
Je commandais une coupe aux fraises,  
Mais fort démuné, bien que passionné,  
Deux cuillères mandai sans malaise.

Nous passions là, le temps à deviser,  
En riant le nez dans notre glace,  
Elle remerciait d'un léger baiser,  
Se moquant de mon trouble bêtasse.

Ell' me laissait, la glace finie,  
La reconduire puis m'abandonnait,  
Ses lèvres, saveur indéfinie,  
Fraise et fièvre, qui me tourbillonnait.

Le printemps et puis l'année s'enfuit,  
De mercredis en mercredis glacés,  
De coupes en coupes au goût de fruits,  
De baisers en baisers très agacés.

L'été des vacances nous éloigna,  
À la rentrée, la jolie brune,  
Ne revint point, jamais ne regagna,  
Le glacier d'mes amours de fortune.

Depuis ces jours, tant de temps sont passés,  
J'ai revu l'école de mes amours,  
Et revu le glacier de mon passé,  
J'y suis entré pour en faire le tour.

Au patio, une fille et un garçon,  
Dans les rires partageaient sans façon,  
Les yeux dans les yeux, bonheur balèze,  
Une coupe glacée à la fraise.

## La petite pomme et le jardin

C'était dans la cité millénaire,  
Habitée par un antiq' dragon,  
Un mayeur dans un jardin solaire,  
Un car d'or, et un bourdonnant bourdon.

Dans les heures douces de l'automne,  
Par ces vieilles ruelles de travers,  
Sur ces pavés moussus qui moutonnent,  
Nos cœurs et nos pas allaient de concert.

Ils nous emmenèrent dans ce jardin,  
Dérobé aux regards, loin des foules,  
Éden de rimailleurs et de rapins,  
D'amoureux et d'oiseaux qui roucoulent.

Nous allâmes nous asseoir sur un banc  
Avec ton sourire, si velouté,  
C'est là, petite pomme rouge ardent,  
Que tu recueillis mon baiser léger.

Y a longtemps que nos pas petite pomm',  
S'en sont allés bien loin de ce jardin,  
Mais de ces heures-là, jolie pomm',  
Aujourd'hui encor', je n'oublie rien.

## La lave et l'océan

Dans tous ces matins trop vides, trop lucides,  
Mon cœur basalte n'était qu'un bloc de brasier,  
Un lac de laves liquides et d'acides,  
Crachant la fureur dans sa gueule d'obusier,  
Et la haine, dans sa face vert-livide.

Dans mon âme aigre, les vapeurs corrosives,  
S'échappaient, viraient, voltaient et virevoltaient,  
En vagues souffres, acerbes, abrasives,  
Comme une lèpre des pierres qui torturaient,  
Mon souffle douleur, ma rage malade.

Je courais les cavernes de mon âme,  
Creusées par les brûlures et les fureurs,  
Nées de la trahison de la femme,  
De son félon parjure, ses serments menteurs,  
Hurlant comme un loup fou à son astre infâme.

Je me repassais comme un atroce drogué,  
Un ivrogne, un camé, un alcoolique,  
Ses photos, ses mails et ses messages bloqués,  
Parfums de ses mots, de spectres méphitiques,  
Qui hantaient ma psyché et mes amours bloqués.

Puis la femme-océan, océan de vie,  
Monta vers moi, glissant un souffle puissant,  
De fraîcheur et d'espoir sur mon âme ravie,  
Sur ma lave de douleur et la guérissant,  
Et délivrant mes émotions asservies.

Et en un torrent ranimé et refécondé,  
Telle la lave qui dévale du volcan,  
Et plonge dans la mer pour y aller fonder,  
Un nouveau continent, mes amours renaissants,  
S'élancent vers une autre vie à refonder.

Je suis ce feu, et ce magma, et ce volcan,  
Seras-tu, toi, et les vagues, et l'océan ?



## Et ta main

Le taxi s'en va dans le soir,  
Ta silhouette indistincte,  
Et ta main qui me dit bonsoir,  
Scellent nos vies distinctes

Et ma main caresse,  
Ta distance.

Je rentre chez moi, le soir gris,  
L'appart vide sans ton chahut,  
Est parsemé de ces débris,  
De ta présence qui n'est plus.

Et puis ma main caresse,  
Ton absence.

Sur la table d'la cuisine,  
Une tasse de café noir,  
Une écharpe de soie fine,  
Pour titiller ma mémoire,

Et ma main caresse,  
Ta carence.

J'entends comme un écho lointain,  
Des éclats voilés de ta voix,  
Et de tes rires enfantins,  
Et de notre première fois.

Et ma main caresse,  
Ton silence.

Je revois ta silhouette,  
Blanc voilier dans mon espace,  
Qui ondule et pirouette,  
Et tes doigts sur moi leur trace.

Et ma main caresse,  
Ton insolence.

Je sens encore sur mes lèvres,  
Le goût des baisers-papillons,  
Que tu posas sur ma fièvre,  
Et mon cœur en ébullition.

Et ma main caresse,  
L'abstinence.

Sur l'écran blafard, un e-mail :  
« Pas si mal, mais peut mieux faire,  
Pas l'amour, mais la gamelle,  
Al dente, je les préfère ».

Et ma main caresse,  
La patience.

## La fleur d'amour

Sur le corps de l'arbre d'amour,  
Un bourgeon charnu se dressa,  
Fendit l'écorce de velours,  
Poussa sa tête qui perça,  
Pour se dévoiler au grand jour.

Sous les feux d'or de son soleil,  
Il s'étira, pris de l'ampleur,  
Vibra sous le souffle vermeil,  
D'une canicul' de langueur,  
Tous ses sens fiévreux en éveil.

Déployant, geste rituel,  
Ses doux pétales de velours,  
Roses, rouges en perpétuel,  
Virant au pourpre dans le four,  
Des fols instincts trop sensuels.

Je tiens la fleur entre mes doigts,  
Gobe ses parfums entêtants,  
Pose les lèvres sur sa soi(e),  
Dans un baiser haletant,  
Hume sa clochette et la bois.

Je sens lors dans sa corolle,  
Des pulsions, des frémissements,  
Pollens féconds qui s'envolent  
Petits pistils impatients,  
Étamines qui convolent.

Alors, le monde se couvre,  
Des éruptions de semences,  
Des calices qui s'entrouvrent,  
Ces spores, semences, laitances,  
De la Fleur d'Amour qui s'ouvre.

## Les ablutions de Vénus

Une main aux longs doigts fuselés qui se tend,  
Les ongles manucurés qui touchent l'éclat,  
Velouté du métal chromé qui les attend,  
Qui vibre déjà en pensant : la revoilà.

La menotte qui se referme en poulpe,  
Sur le bec de cygne du tub toujours soumis,  
Elle qui n'en ressent certes nulle culpé,  
D'user et d'abuser de ces fols tsunamis.

Le lent mouvement pivotant qui délivre,  
Les ondes en perles qui se précipitent,  
Gaies et chaudes pour ainsi se poursuivre,  
Dans cette pluie rapide qui crépite.

Sa silhouette qui s'avance et se donne,  
Biche farouche, mais aussi consentante,  
D'aller célébrer sa gloire de madone,  
Dans cette caresse de l'eau envoûtante.

Les gouttes fiévreuses qui plongent maintenant,  
En cataractes sur l'ample chevelure,  
Ruissellent dans son cou opale et ondoyant,  
Caressent ses épaules, ondes si pures.

Puis qui se divisent en deux dévoiements,  
Élisant, soit pour l'avérs, soit pour le revers,  
Et parcourir l'aventure de ses penchants,  
Avec toutes ses folies et ses travers.

Déluges jaillissant en folles galopades,  
Le long de cette colonne qui se cambre,  
On y surfe, on s'y perd, on y cascade,  
Dans l'oued de la vie et son antichambre.

Ou bien par l'avers, épousant tout en douceur,  
Les symboles gorgés de sa fécondité,  
Et sinuer lascives, toutes en rondeurs,  
Pour rejoindre leurs sœurs dans leur finalité.

Et quand à la fin, repue et relaxée,  
La femme émerge, vierge Vénus de vermeil,  
Enfin régénérée, vices effacés,  
Elle s'ouvre en gloire, tend ses bras neufs au soleil.

Et puis me tend les bras.

## Dans le halo de l'abat-jour

Dans le halo de l'abat-jour,  
Ton visage de madone,  
Aux yeux clos sur la fin du jour,  
Au profil qui s'abandonne,  
À la peau crème de velours,  
Mon cœur en fleurons frissonne.

Je chavire et je m'allonge,  
Tout contre toi sur notre lit,  
Dans l'aura de toi, je plonge  
Éblouis, tout doute aboli,  
Nous nous joignons dans un songe  
La femme épouse son mari.

Ta menotte étreint la mienne,  
Et la serre tout contre toi,  
Et nos deux corps qui s'enchaînent,  
Vivants et durs tout à la fois,  
Dans la coupe qui est tienne,  
Où je te bois et te reçois.

Tes vertiges fous s'élancent,  
Flashes, couleurs, chorals, ferveurs,  
Premiers tirs, coups de semonce,  
Sangs, grenats, rubis de douleurs.  
Spasmes cramoisis s'enfoncent,  
La coupe retombe, heurs et fleurs.

Ton visage de madone,  
Aux yeux clos masquant ton amour,  
Au profil qui s'abandonne,

À la peau crème de velours,  
Dans le halo, ton cœur sonne,  
Et t'auréole en retour.

Dans le halo de l'abat-jour,  
Bulle rempart de notre amour.



## Canal terminal

Nous étions parti matin en mission,  
Par-delà terres, airs et espaces,  
Gais combattants, très fiers de nos actions,  
Par-dessus les gouffres des rapaces,  
Nous cinglions, braves, sans appréhension.

Mon nom est Al et je suis le second  
De mon unité dont l'appellation,  
Sonne et claque, comme une balle en plomb,  
Nous sommes des durs, toujours dans l'action,  
Les autres unités nous soutenons.

Arrivés enfin à destination,  
Nous avons atterri, là, en force,  
En bataillons, dans un grand pavillon,  
D'où nous plongeâmes, bombant les torsos,  
Dans un gouffre noir, sans hésitation.

Nous avançâmes, vaillants et hardis  
Au travers des forêts et des marais,  
Sans faiblir ni faillir, je vous le dis,  
Quand, loin au fond, atroce coup d'arrêt,  
Apparut là-bas ce texte maudit.

« Mesdames, Messieurs, paroles et sons,  
Vous êtes bien dans un canal auditif,  
Pour la visite nous vous remercions,  
Mais ce canal est sourd et inactif,  
Ceci est donc votre ultime mission. »

## *Les chants de Jane*

- N°1 Montclar
- N°2 Emmanuelle Ménard
- N°3 Jacques Demaude
- N°4 Barbara Y. Flamand
- N°5 Hilda Van Eyck
- N°6 Dominique Aguessy
- N°7 Frédérique Frahan-Dupont
- N°8 Pierre Geranio
- N°9 Elisabeth Zimbacca
- N°10 Juliette Bouly
- N°11 Guy Beyns
- N°12 Claude Miseur
- N°13 Marguerite-Marie James
- N°14 Georges Cantala

Les textes et illustrations publiés dans la Revue «Les Chants de Jane» restent la propriété exclusive de leurs auteurs et le sont sous leur entière responsabilité avec leur plein accord. Ils n'engagent pas l'association «Grenier Jane Tony».

Conformément aux dispositions légales en vigueur, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, de l'association, de leurs ayants droit ou ayants cause est illicite.

© 2018«GRENIER JANE TONY» ASBL

**Grenier Jane Tony** asbl

La Fleur en Papier Doré

55 rue des Alexiens, 1000 Bruxelles

Het Goudblommeke in Papier,

Cellebroerstraat 55, 1000 Brussel

Éditeur responsable : Péhéo

**Site web** : <http://www.grenierjanetony.be/>

**Courriel** : [grenierjanetony@gmail.com](mailto:grenierjanetony@gmail.com)

Périodique Bruxelles ISSN 0777401

Dépot légal BD 28468

Prix : 5€